CULTURE

Kentridge conjugué au passé intérieur

8 juillet 2012 à 21:16

CRITIQUE **Avignon. Un «Refuse the Hour» en forme de rêverie.**

Par **RENÉ SOLIS** (à Avignon)

Le kaléidoscope est sans doute l'objet qui rend le mieux compte du travail de William Kentridge. La perception que l'on s'en fait n'arrête pas de fluctuer, comme si tout s'y recomposait sans cesse. Dans sa présentation de *Refuse the Hour (la Négation du temps),* le spectacle donné à l'Opéra-Théâtre d'Avignon, l'artiste sud-africain explique : *«Quand on voit mon travail dans un théâtre, c'est une œuvre théâtrale. Quand on le voit dans une galerie d'art, c'est une exposition ou une performance d'arts plastiques. Quand on le voit dans une salle de concert, c'est une pièce de musique […]. Je considère que je dessine et que mes dessins bougent dans une troisième ou quatrième dimension de l'espace et du temps.»* Il faut ajouter que tout bouge aussi à l'intérieur même de la représentation.

Studio. On peut résumer *Refuse the Hour,* en disant qu'il s'agit d'une interrogation sur le temps, nourrie d'anecdotes personnelles et de dialogues avec des scientifiques. On peut aussi dire que sa forme l'apparente à du théâtre musical, avec un narrateur qui tend le fil du récit entre des séquences chantées et dansées. Mais il est tout aussi légitime d'y voir une œuvre avant tout picturale, suite d'esquisses et de collages projetés sur écran. Et l'on peut encore parler, selon les moments de théâtre, d'ombres, d'objets ou de marionnettes.

L'assemblage de toutes ces formes est particulièrement réussi. Comme si Kentridge avait remonté le temps pour y puiser le meilleur de ses trouvailles et de ses obsessions, ce que lui-même résume d'une formule : *«Secouer vigoureusement les fragments dans le chapeau.»* Un retour aux sources donc. Sur scène, Kentridge reconstitue un bout de son studio de Johannesburg, les premiers moments du spectacle le montrant à sa table de travail, avec un fusain et une feuille de papier. Mais la main qui dessine n'est pas la seule origine. Kentridge retourne aussi en enfance, avec le souvenir de ce voyage en train où son père lui raconta l'histoire de Persée. Et où le petit garçon resta pour toujours marqué par un enchaînement des faits qu'il jugeait *«intolérable».*

«Univers». Retrouver le moment d'avant, dessiner *«en arrière»,* c'est ainsi que Kentridge entend recomposer le présent. Dans sa rêverie partagée, le Sud-Africain cite les travaux de Felix Eberty, un savant allemand qui, en 1846, suite à la découverte de la vitesse de la lumière, *«avança l'idée que l'espace entier était une archive universelle d'images passées. L'image de tout ce qui s'était passé sur Terre pouvait se retrouver dans l'espace pourvu qu'on soit à la bonne distance, et donc au bon endroit de l'espace pour voir les images. Il émit l'idée d'un Univers rempli d'images qui se propageaient depuis leur point d'origine sur Terre».*